

LE NOUVEAU MONDE AMOUREUX DE FOURIER

par DANIEL GUERIN

J'ai déjà rapporté, dans Arcadie (1), que Proudhon, sans d'ailleurs avancer de preuves, soupçonnait Charles Fourier, le grand utopiste du début du XIXe siècle, d'avoir, entre autres, « sanctifié » l'amour « unisexe ». Mais je manquais alors de matériaux pour établir le bien-fondé de cette suspicion. Un éditeur avisé vient de combler la lacune en publiant un important inédit de Fourier : Le Nouveau monde amoureux (2). Les phalanstériens (3), ses disciples, s'étaient gardés de livrer à l'impression un livre aussi osé et en avance sur son temps. On y trouve la confirmation que l'érotisme est une des clés de l'anticipation fouriériste. L'amour est au centre de la société future décrite sous le nom d'Harmonie. Mais dans les autres traités il fallait le lire entre les lignes ou se contenter d'allusions éparses. Avec cet inédit, tout devient clair.

Plus encore qu'un réformateur social, Fourier est un sexologue avant la lettre. Il enquête à la manière de Kinsey. Il reproche aux moralistes de n'avoir pas procédé à l'analyse systématique et au classement de chaque « vice ». Et il ajoute : « Ce tableau ferait sentir la nécessité de faire en amour comme en toutes passions la part du feu ». C'est après avoir interrogé « les femmes qui ont eu beaucoup d'amants et les hommes qui ont eu beaucoup de maîtresses » qu'il a appris « par leurs récits que les manies sont variées à l'infini. » Quelques années avant Stendhal (4), il ose analyser le fiasco qu'il nomme « échec matériel » et il attribue cette défaillance masculine à un phénomène de « profanation sentimentale ». Pour s'excuser d'aborder des sujets aussi scabreux, il observe : « Ce livre est comparable à ceux qu'on réserve aux médecins et aux confesseurs et qui doivent traiter de matières interdites à d'autres ouvrages ».

L'étude des passions que Fourier entreprend est « vraiment la région des ténèbres ». « Nous sommes en étude passionnelle des commençants ». Il s'indigne de « la profonde ignorance des savants sur tout le passionnel ». Les philosophes veulent diriger les passions « sans avoir la moindre connaissance du mécanisme que leur assigne la nature ». Depuis trois mille ans, on n'a proféré à leur sujet que des « sonnettes éloquentes ».

Fourier a une certaine intuition de la société primitive. Les passions, selon lui, y « étaient plus violentes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Les hommes n'avaient rien de cette simplicité pastorale qui n'exista jamais que dans les écrits des poètes. Ils étaient fiers, sensuels, esclaves de leurs fantaisies, exempts de préjugés ». Ils « ne songèrent nullement à déclarer crime la liberté amoureuse ». Ils s'adonnaient « aux orgies, aux incestes et aux coutumes les plus lubriques ». Garçons et filles pratiquaient « une galanterie de genre collectif ». « On a retrouvé quelques vestiges de liberté amoureuse, simple et brute, à Tahiti ». Il fallut « bien du temps pour faire naître les circonstances qui obligèrent à restreindre la liberté amoureuse » et apparaître des « règlements coercitifs de l'amour ». Comme le confirmera, de notre temps, Wilhelm Reich, l'origine de ces interdictions remonte à « l'établissement du patriarcat, ou despotisme masculin », « un ordre dans lequel chaque père devient un satrape, qui exerce sur sa famille la tyrannie la plus révoltante ».

En dépit de l'avènement de l'état de choses actuel que Fourier dénomme, péjorativement, « Civilisation », la nature, bien que réprimée de toutes les façons, conserve, dans une certaine mesure, ses droits. La polygamie, « quoique gênée et secrète, est déjà si générale parmi toute la jeunesse ». « Chez nous, où le sérail et la polygamie sont défendus, que fait la jeunesse masculine ? Elle sait se créer des sérails secrets, voltiger de belle en belle ». Chaque homme aimerait avoir un millier de femmes et chaque femme « voudrait pareil assortiment d'hommes ». Les parties carrées préfigurent les croisements collectifs, les « quadrilles » de la future société d'Harmonie. C'est ainsi que Fourier donne en exemple une association de Moscovites, qui s'intitulait « club physique » et dont les membres, après s'être dévêtus dans un cabinet, entraient dans une salle obscure « où chacun palpait, fourrageait, opérait au hasard sans savoir à qui il avait à faire ». Cette invention d'une séance obscure était aux yeux de Fourier une « très belle idée », car elle conciliait « le penchant naturel à l'orgie avec l'obstacle qu'opposent les défiances et jalousies civilisées ».



Fourier proclame la priorité de l'amour physique, qu'il appelle matériel. L'amour sentimental déchaîne ses sarcasmes : « Ce pur amour appelé sentiment n'est guère que vision ou jonglerie chez ceux dont le matériel n'est pas satisfait ». Ce n'est que lorsque « une femme est bien pourvue de tout le nécessaire amoureux », qu'elle est « bien assortie » en athlètes, en hercules, voire en soldats et en marins, lorsqu'elle s'adonne aux orgies et aux bacchanales, qu'« elle pourra trouver dans son âme une ample réserve pour les illusions sentimentales, les liaisons très raffinées et contrebalancer les jouissances matérielles ». Ce ne sont pas les plaisirs qui sont malfaisants « mais seulement la rareté de plaisirs d'où naît l'excès », car, observe-t-il, non sans profondeur, la « privation du matériel élève à l'excès la lubricité ». Et Fourier de partir en guerre contre les moralistes ridicules qui ne parlent que de « réprimer, comprimer, supprimer », et qui voudraient « éteindre les passions sensuelles », « faire régner la constance et la fidélité, si incompatibles avec le vœu de la nature ». « Un cri universel s'élève contre les ennuis attachés à ce genre de vie ».

Toutefois, du fait même que l'Harmonie sera un régime de pleine liberté, la continence n'y sera pas proscrite. Qui préférera s'en tenir à l'amour fidèle sera classé dans la classe ad hoc. Qui voudra même faire vœu de chasteté totale entrera dans le corps des jeunes vierges ou vestales, qui aura sa contrepartie masculine dans les vestels. Qui décidera, par contre, de renoncer à l'abstinence mais pour des types d'amour physique ou règnera plus ou moins la fidélité, pourra se faire muter dans le corps des damoiselles (ou damoiseaux), dans celui des troubadours (ou troubadours). Enfin toute une série de corps accueilleront les personnes de moindre vertu : les odalisques (ou adaliscs), les faquinesses (ou faquirs), les bacchantes (ou bacchante). Les bacchantes seront des « nouvelles sœurs de charité ». « saintes » et non vénales, qui voleront au secours des victimes de l'amour malheureux.

Les préférences de Fourier vont visiblement aux amours collectives. Il peste contre l'égoïsme fondamental de l'amour « selon la méthode actuelle ». Le couple amoureux d'aujourd'hui « est un individu qui veut limiter le bonheur à lui seul ». Il le

compare « à un homme qui meublerait sa cave des meilleurs vins du monde et qui les boirait constamment seul, sans jamais convier ami, parent, ni voisin ». La Civilisation (entendez : la vicieuse société actuelle) fait de l'amour « un germe d'égoïsme universel », « de chaque famille un ennemi secret de toutes les autres familles ». « L'isolement des ménages » est un facteur de perversité. Or le but des passions doit être de former des « associations immenses ». « L'amour doit multiplier à l'infini les liens sociaux ». Il doit créer la concorde générale. Il doit rapprocher les conditions. C'est sa répression qui, en Harmonie, serait antisociale. Les plaisirs y deviendront « affaire d'Etat et but spécial de politique sociale ». Ils y seront l'occupation principale. Pour que la machine sociale tourne rond, « il est nécessaire qu'on se livre ardemment au plaisir ».

Fourier va plus loin encore, au risque de scandaliser les âmes pieuses : les cultes religieux devront « associer l'amour de Dieu à celui des plaisirs ». Mais il n'a pas le goût du sacrilège. Son propos n'est nullement de choquer. Notre utopiste est aux antipodes des libertins matérialistes, athées et cyniques du XVIIIe siècle. Il est profondément théiste, voire panthéiste. Il met Dieu partout dans la création. Mais son Dieu n'est pas celui de l'abstinence, du refoulement. La notion de péché est étrangère à ce fils du paganisme antique. A ses yeux le sacré et l'érotique sont indissolublement liés.

On le voit bien quand Fourier traite de ce qu'il appelle l'« angélicat ». Il a fait une observation que confirme, de nos jours, la popularité des vedettes de l'écran : « Il n'est pas de penchant plus général en chaque pays que celui du public pour les beaux couples ». Aussi préconise-t-il une « coutume qui déterminerait dans chaque pays une foule de beaux couples à favoriser passagèrement une masse d'amants et d'amantes ». « Les deux amoureux, avant de s'unir entre eux, s'uniront corporellement à tous ceux qui en ont manifesté un ardent désir ». Mais cet acte de « philanthropie amoureuse », ce « service de haute amitié » ne sera pas que charnel. Il en naîtra « des liens d'affection et d'enthousiasme général » fondés sur la « vénération religieuse ». « Les faveurs du couple angélique seront pour tous ses amants un baume de sainteté, un gage de concorde amoureuse et d'absorption des jalousies humaines dans l'esprit de Dieu ». « S'il se trouve dans la contrée quelque individu disgracié de la nature », il ne sera pas rebuté, mais admis, saintement, à la couche de chacun des deux anges.

D'une façon plus générale, la pratique de l'amour collectif sera encouragée. La polygamie qui, dans les sociétés barbares et civilisées, était « un immondece passionnel », deviendra en Harmonie une source de « liens magnanimes ». « Il ne restera aucun motif de maintenir en mariage le lien perpétuel obligé ». Toutefois « ce lien sera toujours facultatif pour les couples qui le voudront ». Les couples se croiseront en « parties carrées », en « quadrilles » ou « orchestres passionnels ». Ou encore un homme s'unira avec deux femmes, une femme avec deux hommes : il en résultera « un redoublement d'amitié entre tous trois par l'effet de ce lien ».

Rassemblant un plus grand nombre de partenaires sera l'orgie, « essor noble des amours libres ». Aucune ressemblance avec les « sales orgies des civilisés », « rassemblement de pure sensualité ». Elle sera réglée (comme dans l'antiquité) par un ministre du culte. Elle renforcera les sympathies réciproques. Elle laissera à ses participants « des souvenirs durables fondés sur des liens honnêtes et réguliers ».

Fourier réhabilite la beauté corporelle que les harmoniens, dit-il, « apprécieront avec plus de discernement qu'on en a parmi nous ». « Si nous attachons tant de prix au beau idéal que nous représentent les ouvrages de l'art, si une statue, comme l'Apollon ou la Vénus, excite notre enthousiasme », que sera-ce le jour où l'on n'exposera pas seulement des sculptures dans les musées, mais de beaux corps humains dénudés qui auront « l'avantage de joindre une belle âme à un beau corps » ? Chacun, femme ou homme, exhibera ce qu'il a de plus remarquable. L'un ne dévoilera que le haut de sa personne. Tel n'exposera que la ceinture, s'il n'excelle que dans cette partie. Mais qui se sait assez beau pour être vu en entier paraîtra tout à fait nu. A ce « musée », « l'on pourra négocier pour le lendemain des orgies où l'on obtiendra la pleine jouissance des beautés que l'on aura remarquées à l'exposition ». Mais qui préfère l'amour exclusif ne sera nullement contraint de se faire voir en public. « Rien n'est forcé en Harmonie ». Toutefois, soupire Fourier, l'on regrettera « l'absence de telle personne que l'amour égoïste et la jalousie empêchent de figurer au musée ».

Notre utopiste, tout à l'heure, songeait aux disgraciés de la nature. Maintenant il se préoccupe de procurer les charmes de l'amour « à ceux qui ont passé l'âge ». Pour eux, il propose « d'organiser un service amoureux ». En Civilisation, le vieil homme est « rebuté, raillé, partout où il s'entremet avec la jeunesse », à laquelle il est « odieux ». « En Harmonie, chaque vieillard deviendra du fait même de son expérience un compagnon précieux ». Et Fourier illustre son idée par une belle image. « Il [l'homme âgé] est ce que serait un vieux pilote dans une tempête où les jeunes marins sentiraient leur insuffisance et le conjureraient de les aider ». En échange de ce qu'il donne, le vieillard ne recevra pas seulement des jeunes « les plaisirs les plus variés » mais « une affection plus qu'amicale, un lien de paternité idéale ». Jeunes et vieux seront des obligés réciproques.



La théorie fouriériste se présente comme une « continuation et une application » de celle de Newton sur l'attraction universelle. L'illustre astronome ne s'était occupé que de l'attraction céleste. Il restait à traiter des autres branches d'attractions, à savoir de la « mécanique sociétaire », dont Fourier se proclame l'inventeur. Pour lui, « l'attraction est le révélateur divin ».

Le grand utopiste ne veut réprimer aucune attraction car, ancêtre de Freud, il sait trop les ravages psychologiques qu'exerce la compression des instincts et combien nous sommes malheureux quand nous luttons contre nous-mêmes. Plus grave encore que la souffrance individuelle est l'effet social des passions réprimées. A peine jugulées, les voilà qui réapparaissent sous une forme pernicieuse que Fourier appelle récurrente et c'est alors, alors seulement, qu'elles créent le désordre : « Toute passion engorgée produit sa contre-passion qui est aussi malfaisante que la passion naturelle aurait été bienfaisante ».

Ces passions, le réformateur veut les utiliser toutes. « Dieu fit bien tout ce qu'il fit. S'il avait cru nos passions nuisibles et non susceptibles d'équilibre général, il ne les aurait pas créées ». Loin de changer les passions, Fourier les emploiera en « contre-marche », c'est-à-dire en sens inverse de l'usage établi. Il sent que c'est là sa plus

grande découverte : « Mon titre est d'avoir suivi la route opposée à celle de vos charlatans législatifs qui veulent changer la nature des hommes, changer les ressorts que Dieu a placés dans nos âmes pour les diriger. Je suis le premier, le seul qui ait cherché et trouvé l'art d'utiliser ces ressorts, sans y rien changer ».

Des passions, toutefois, Fourier ne se sert pas à l'état brut, anarchique ; contrairement aux calomnies de ses détracteurs, il ne conseille pas de « leur lâcher la bride ». Mais il affirme qu'elles ont besoin de « contrepoids ». Il faut qu'elles soient « greffées ». C'est la condition indispensable pour qu'elles « conduisent au bien ». Fourier précise, encore une fois, sa pensée au moyen d'une image : « Les passions dans leur liberté sont des chevaux échappés, sans frein ni guide. Quand les chevaux sont bien bridés et attelés, dirigés par d'habiles cavaliers, on n'a plus aucun intérêt à les comprimer. Il en sera de même des passions étayées de garanties ou greffes contre les excès ». Et, d'un ton de prophète : « J'annonce un Dieu, mécanicien équilibré, ennemi des intempérances comme des privations, sachant établir la balance dans toutes les jouissances et les garantir d'excès par leur abondance même, prévenant tous abus des plaisirs par leur fréquente variété ».

Les passions ainsi équilibrées ne tendront plus, comme les neuf dixièmes de celles d'aujourd'hui, à détourner de la production. Ainsi se trouve réfutée, à l'avance, la malédiction que Proudhon lancera contre Eros, sous le prétexte de sauvegarder le travail : en Harmonie, plus les goûts de chacun seront satisfaits, mieux sera servie la communauté ; les passions « tourneront en tous sens au perfectionnement industriel ».

Il nous reste à voir, dans la suite de cette étude, comment Fourier applique ses théories aux passions qu'il appelle « ambiguës », question qui intéresse directement les homophiles.

Il nous reste à voir la place réservée dans l'Harmonie fouriériste aux passions dites « ambiguës ». Pour comprendre Fourier sur ce délicat sujet, il faut savoir que le génial utopiste, hanté par l'idée d'une correspondance entre le monde planétaire et le monde social, entre les corps célestes et les passions humaines, se voulait le continuateur, non seulement de Newton, mais aussi de Kepler (5). Son Harmonie était, pour une large part, dérivée de l'Harmonicas mundi, « L'Harmonie du monde » (1619). Kepler y décrit la marche de l'univers comme un concert divin auquel concourent même les excentricités ou aberrations des astres. Loin de déranger l'harmonie générale, elles introduisent la diversité dans le mécanisme d'ensemble. De même, en musique, les consonances contribuent à l'harmonie, tandis que les dissonances ont valeur d'opposition, de différence, de transition.

Pour Fourier, les transitions ont été trop négligées par les savants. Les naturalistes n'ont « jamais songé à classer les espèces de transition ou liens des séries » et, de leur côté, les philosophes « ont encore moins songé à distinguer les espèces de transition en matière de caractère, passions, instincts ».

Dans l'Harmonie de Fourier, transposée des astres à la société, les passions, toutes les passions « sont les éléments d'un immense orchestre ». Les goûts qu'il appelle « ambigus » forment « transition », ils sont le « lien de tous les règnes ». On ne doit ni les réprouver ni les rejeter. Bien au contraire, ils sont « infiniment précieux », ils sont

« comme les chevilles et les emboîtements d'une charpente d'Harmonie ». « Rien ne serait lié sans l'ambigu ».

« La nature veut ménager dans les plaisirs une immense variété ». Il faudra, en Harmonie, des « goûts de toute espèce », y compris les « vilains goûts », les goûts réputés « bizarres », « dépravés », « bâtards », « vicieux », « ignobles », « odieux », « critiqués par la morale », « méprisés parmi nous ». En régime sociétaire, ils « deviendront vertus précieuses ». L'exception en Harmonie est aussi utile que la règle. Il faut « employer l'ambigu ».

Notre utopiste pratique la science des nombres qu'il a empruntée à Pythagore et à Kepler. Il pense que les aberrations existent en nombres fixes. Il pressent que certaines exceptions pourraient bien constituer un pourcentage relativement constant de la règle, observation que la sexologie moderne semble confirmer en ce qui concerne l'homophilie exclusive. Il n'est nullement gêné par le fait que quelques-uns de ces goûts ne se rencontrent que chez une minorité très réduite. Même si les pratiquants n'étaient que quarante pour le globe entier, eh bien, « l'on travaillera à faire rencontrer ces quarante sectaires ». Ici Fourier risque une étonnante comparaison : « Cette réunion sera pour eux un pèlerinage aussi sacré que celui de La Mecque pour les Mahométans et plus leur nombre sera petit, plus ils seront empressés de se trouver à la réunion indiquée ».

En conséquence, les goûts minoritaires ne devront pas seulement être tolérés, mais « encensés ». Il faudra rechercher la fantaisie, « la plus ignorée, la plus dédaignée pour lui donner du relief et en incorporer les partisans par tout le globe », les « liquer pour le soutien de ce genre de plaisir ». Laissant échapper un aveu intime, Fourier estime à 26 000 le nombre de ses « collègues » sur la terre qui, comme lui, ont un penchant pour les lesbiennes et avec qui il pourrait en Harmonie former corporation.

Remarquons ici que l'objectif du réformateur n'est pas tant de « respecter l'intégrité et l'unicité de l'individu », comme le soutient Simone Debout-Oleskiewicz, dans son intéressante préface du Nouveau monde amoureux. Ce souci anarchiste individualiste me paraît passablement absent de l'esprit de Fourier. L'individu n'est pas sa préoccupation majeure. Pour désigner l'ordre nouveau qu'il voudrait promouvoir, il emploie indifféremment les vocables d'Harmonie ou de « régime sociétaire ». Il s'emporte contre « l'égoïsme brut, l'impulsion animale et grossière nommée moi ». A ce mot inhumain il oppose « le MOI humain, lié à des intérêts généraux, le NOUS, l'homme INTÉGRAL qui identifie le bien de l'individu avec celui des masses ». (Soit dit en passant, un Stirner aura donc quelque motif de s'insurger contre la subordination, en régime sociétaire, du Moi unique à l'Homme abstrait). Les passions variées que Fourier classe sous l'étiquette d'« ambiguës » ne sont pas nécessaires pour le simple bonheur des minoritaires qui les ont reçues en lot, mais, comme toutes les autres passions, elles servent à l'agencement de l'Harmonie, à la bonne marche du concert social.

Ainsi le sadisme et le masochisme, comme les autres goûts ambigus, ont leur raison d'être. Fourier, précurseur du Jean Genêt du Balcon et du Joseph Kessel de Belle de Jour, montre qu'ils sont dans la nature. Écoutez-le. Déjà, dans la société actuelle, « certains hommes aiment à être menacés, battus et maltraités horriblement, en paroles et en actions. D'autres aiment à battre. Tel vieillard aime à se faire vêtir et

traiter en marmot et l'on met en pénitence le poupon sexagénaire pour avoir fait des sottises ; en vain essaye-t-il de crier grâce ; il faut qu'il soit puni. L'on tapote doucement son fessier patriarcal, puis on lui fait demander pardon et baiser le fouet avec promesse d'être sage ». En Harmonie, sadistes et masochistes, loin d'être tournés en ridicule, seront encouragés, associés en groupes.

Toutefois Fourier laisse entrevoir, et ici il anticipe sur la psychanalyse, que certains penchants sadiques pourraient bien être dus à la répression inconsciente de goûts « unisexuels ». Telle cette princesse russe qui faisait torturer l'une de ses belles jeunes esclaves : « Faute de songer au saphisme », elle « persécutait l'objet dont elle aurait dû jouir ». En Harmonie, cette dame serait à classer parmi les saphiennes plutôt que parmi les sadiques.

L'inceste est « très généralement conseillé par la nature ». La Civilisation le tolère en secret tout en le proscrivant en public. En régime sociétaire, il sera autorisé au même titre que « tout ce qui multiplie les liens de plusieurs personnes sans faire le mal d'aucune ». Il remplira une fonction de transition fort louable, celle d'« alliage d'amour et de familisme ».

Quant à l'amour arcadien, qu'il s'agisse du saphisme ou de l'homophilie, il remplit lui aussi une précieuse fonction de transition : « Les deux ressorts de l'amour (sexuel et spirituel) » s'y « engrènent dans la passion d'amitié ou affection unisexuelle ». L'homophilie est une utile « transition » entre l'amitié et l'amour, une combinaison des deux.

Fourier cache à peine l'indulgence que lui inspire le goût des garçons. Il était « en grand honneur dans la belle Antiquité ». Dans les beaux jours de la Grèce, il obtenait la palme dans les chants des poètes. Toute cette Grèce, modèle de vertu, le pratiquait : le divin Minos, le divin Socrate, le divin Solon enseignaient qu'il était le sentier de la vertu. Le code de Lycurgue y incitait les jeunes gens. Tous les coryphées secondaires de la morale en faisaient trophée. Les Thébains formaient, nous dit Plutarque, des bataillons d'amants, où l'on plaçait l'amant à côté de l'aimé. Ces mœurs recueillaient le suffrage unanime des philosophes. Le délicat Anacréon prêchait, dans ses poèmes, l'abandon des femmes et la préférence des hommes. Les pères stimulaient les enfants à cette perfection morale.

Fourier cite complaisamment un passage de Plutarque : « C'est depuis que les jeunes garçons avaient commencé à se dépouiller et dévêtir nus pour les exercices physiques que cet amour des mâles s'est glissé dans les parcs et lieux publics ». Et il imagine, non sans délectation, la rencontre d'un personnage historique, Agésilas, roi de Sparte (à qui il attribue le royaume de Cnide), avec un certain Zéliscar, personnage fictif, « beau comme Ganymède ». « Charmé des lumières précoces du chérubin », il conçoit « d'emblée une vive passion pour lui ». Il lui récite avec feu des poésies. Il redouble d'instances » jusqu'au moment où « le chérubin plein de ferveur et facile à persuader se rend au tendre Agésilas ».

Ardent champion de l'émancipation des hommes en général et de la femme en particulier, Fourier ne retrouve un brin de sévérité à l'égard des mœurs antiques que pour stigmatiser deux institutions qui y coexistaient avec l'amour des garçons : l'esclavage, l'asservissement féminin. L'antiquité « avait des esclaves qu'elle se

faisait un jeu d'immoler par l'horrible supplice du pal ». Athènes « avait des épouses en demi-réclusion ». L'amour grec, en régime d'Harmonie, ne voisinera plus avec ces deux monstruosité.

Notre utopiste rapporte « la plaisante manie de Jules César : être la femme de tous les maris », les comportements ambigus d'Henri III. Il dépeint, d'après un meuble, l'empereur de Chine au milieu d'une foule de femmes occupées au saphisme et tel pacha se livrant aux orgies non seulement avec les femmes, mais avec les garçons. A plusieurs reprises, il fait allusion aux « quadrilles d'ambigus », aux orgies « unisexuelles » que la Civilisation réproouve, mais dont il sous-entend qu'elles seront praticables en Harmonie, y compris au beau milieu d'orgies hétérosexuelles.

En Harmonie, ce sera pour l'homme un charme que « de trouver dans de nombreux pages des amis intimes », que d'être pourvu « d'une cinquantaine de serviteurs passionnés, travaillant pour lui par préférence affectueuse ». J'ai déjà cité dans Arcadie (n°134, février 1965 : Proudhon et l'amour « unisexe ») le passage où Fourier souligne le rôle que jouera l'amitié ou affection unisexuelle au sein du phalanstère futur : « Dans toute branche de service, chacun voit s'empresse pour lui un page ou une pagesse qu'il chérit ». Ce service réciproque crée « entre gens de même sexe » des « charmes spéciaux ».

Fourier avoue avoir atteint, pour sa part, l'âge, de 35 ans lorsqu'il découvrit qu'il avait le goût des saphiennes et de « l'empressement pour tout ce qui peut les favoriser ». Un genre particulier d'« ambigus » consiste, en effet, en hommes « servant des saphiennes, s'entremettant à aider leurs plaisirs » de même qu'il existe des femmes pourvoyant les homophiles. Ces goûts qui, aujourd'hui, semblent « extrêmement bizarres ne le seront pas en Harmonie ».

Le grand utopiste n'ignore pas que sa « politique harmonienne des amours » est le point le plus audacieux de sa construction, donc le plus vulnérable et le plus susceptible d'être calomnié. En fait, elle déchaînera contre l'école phalanstérienne les « attaques les plus furibondes », non seulement des habitués « tartufes », des « cafards de la morale et de la religion », selon l'expression indignée de son disciple Victor Considérant, mais aussi celles du communiste Cabet, du socialiste religieux Pierre Leroux qui l'accusera de sacrilège, et enfin de Proudhon, qui ira jusqu'à menacer de dénoncer les fouriéristes au procureur général, pour « promiscuité » et « pédérastie ». On comprend que Fourier ait cru avisé de recourir à la dissimulation, au silence, à la prudence.

Dissimulation : Pour ne pas heurter de front les préjugés si fortement enracinés en matière sexuelle, Fourier fragmente et camoufle son analyse. Il faut un réel effort de synthèse et de recoupement, à travers une œuvre si proluxe et si touffue, pour bien comprendre, où il veut exactement en venir. Prenons un exemple : lorsqu'il fait allusion aux passions ambiguës, aux « vilains goûts », il commence par citer à l'appui la manie de « mange-vilenie » de l'astronome Lalande, qui avalait des araignées vivantes. Ce n'est que plus tard, ce n'est qu'ailleurs qu'il se risque enfin à révéler ce qu'il a en vue : les appétits « unisexuels ». Et même alors il le fait avec une certaine circonspection. Plusieurs de ses appréciations sur l'amour grec semblent, à première vue, péjoratives. Ainsi, lorsqu'il évoque « la belle Antiquité », on serait d'abord tenté de croire qu'il se moque ; c'est à force d'y revenir qu'il finit par faire comprendre,

discrètement, qu'il en a la nostalgie. A cet égard, la toute récente publication du Nouveau monde amoureux, où, pourtant, il lui arrive encore de déconcerter, a contribué à dévoiler bien des arrières-pensées de l'œuvre fouriériste.

Silence : Fourier ne nous a pas tout dit ce qu'il sait sur l'homophilie. Il lui paraît « impossible d'exposer une théorie de l'ambigu ». Tout en estimant « nécessaire de soulever un coin du rideau », il se croit « obligé de glisser sur le tableau ». Il aimerait, assure-t-il, décrire avec beaucoup plus de détails les plaisirs qu'il a en vue « si ces détails n'étaient incompatibles avec nos préjugés anti-amoureux ». En fait, on le sait, le Nouveau monde, de par sa volonté et celle de ses disciples, demeurera jusqu'à aujourd'hui à l'état de manuscrit.

Prudence : A d'autres moments, Fourier préfère contourner l'obstacle en reportant à beaucoup plus tard l'avènement de l'amour libre. « Divers désordres, dont la cure sera longue, obligeront à maintenir pendant trois générations les entraves à l'amour ». L'émancipation des femmes, entre autres, ne pourra avoir lieu que par degrés. On devra laisser s'écouler trente, cinquante, soixante ans d'Harmonie jusqu'à l'extinction totale de la génération actuelle formée par la détestable Civilisation. Il faudra attendre également que les deux-tiers des femmes aient pu être rendues stériles (pour éviter la surpopulation en même temps que l'asservissement maternel) et que les maladies vénériennes aient disparu. Alors seulement, les générations nouvelles ayant été élevées différemment, des contrepoids indispensables ayant été aménagés, l'amour pourra se donner libre cours. Et encore, à ce moment, les innovations sexuelles ne seront introduites que peu à peu et toujours après avoir été votées à l'unanimité « par les maris et les pères ». On voit avec quel soin Fourier ménage les susceptibilités léguées par le patriarcat.

Cette circonspection témoignait, certes, chez ce prétendu utopiste, d'un sens aigu des réalités. Mais Fourier s'exposait ainsi au danger que ses disciples, encouragés par lui, ne trahissent son message. Ils n'y manqueront pas. Victor Considérant, tout en ne reniant pas « le droit à l'amour libre », sera tenté de se borner à n'exposer que la partie « purement économique » de la conception de Fourier (6), celle qui a trait au fonctionnement du phalanstère. Les communautés expérimentales qui seront effectivement fondées au XIXe siècle se garderont d'innover sur le plan de la sexualité. Dans leur préface de 1841 aux Œuvres Complètes, les éditeurs prendront soin d'avertir que « ni Fourier ni ses disciples ne proposent à la société actuelle l'adoption de ces innovations » (en matière d'amour), car ce serait une « inconvenance sociale ». Du Nouveau monde amoureux, demeuré à l'état de manuscrit, ils ne publieront tout au plus que certains fragments et encore après les avoir expurgés (7).

Une vulgarisatrice du fouriérisme, Mme Gatti de Gamond, ira encore plus loin. Elle lancera une véhémence protestation « contre la partie de cette doctrine qui traite des mœurs harmoniennes ». Son argumentation ne manquera pas d'une certaine logique : « Ceux, dit-elle, qui embrasseraient dans sa totalité la doctrine qui flatte et caresse les passions actuelles, chercheraient immédiatement dans la pratique à la conduire à ses dernières conséquences ». On prétendra, certes, avec Fourier lui-même, soutient la dame, que les mœurs harmoniennes sont réservées exclusivement à l'avenir. Mais « si leur description en donne le désir dans l'actualité, bientôt on posera le principe de liberté dans les amours. Tous les désordres naîtront de ce

dévergondage ». Et la vulgarisatrice de recourir à l'argument cher aux puritains socialistes : « Les travaux s'en ressentiront nécessairement ». Libre à Fourier d'anticiper un lointain avenir. Mais, dans le présent, aussi bien que dans les commencements de l'Harmonie, conclut Mme Gatti de Gamond, « notre devoir est l'observance rigoureuse de la loi chrétienne et civile » (8).

Ainsi avortera l'anticipation géniale du Nouveau monde amoureux, au milieu d'un XIXe siècle envahi par la pudibonderie bourgeoise et victorienne. Mais pour nous, qui apprenons aujourd'hui seulement toutes les audaces de Fourier, quelle révélation !

(1) « Proudhon et l'amour unisexuel », Arcadie, février 1965, p. 61 (<http://culture-et-debats.over-blog.com/article-proudhon-et-l-amour-unisexuel-par-daniel-guerin-1-56286861.html>)

(2) Editions Anthropos, 15, rue Racine, Paris-6e. Ces Editions rééditent, en même temps, les Œuvres complètes de Charles Fourier, auxquelles nous empruntons également certaines de nos citations. On pourra consulter aussi un choix de textes de Fourier qui vient d'être publié en livre de poche chez Pauvert sous le titre : L'attraction passionnée et, toujours chez Pauvert, une belle réédition de la Théorie des quatre mouvements.

(3) Du mot « phalanstère » qui est le nom donné par Fourier à l'habitation de la commune sociétaire, minutieusement décrite dans ses œuvres.

(4) Le Nouveau monde amoureux a dû être écrit entre 1816 et 1818, alors que Stendhal publia De l'Amour en 1822.

(5) Je suis redevable à Mme Simone Debout-Oleskiewicz d'un exposé de l'influence exercée par Kepler sur Fourier. Je l'ai trouvé, d'abord dans sa préface à la réédition du volumes I des Œuvres complètes de Fourier, où l'explication donnée est un peu réduite, puis dans une lettre par laquelle, à ma demande, elle a bien voulu me fournir des précisions complémentaires – en attendant le livre qu'elle prépare sur Fourier.

(6) L'Immoralité de la doctrine de Charles Fourier (1841) et Le socialisme devant le vieux monde (1849)

(7) Dans leur revue La Phalange (1849)

(8) Réalisation d'une commune sociétaire d'après la théorie de Fourier (1841-1842)

Arcadie n°168 et n°169, Daniel Guérin, décembre 1967 et janvier 1968